— LA GAZETTE ÉPHÉMÈRE DES FESTIVALS —

I/O — WWW.IOGAZETTE.FR

mercredi 15 juillet 2015

N°11 — AVIGNON 2015

io

11

LE QUOTIDIEN DU FESTIVAL IN / OFF

Numéro 11 / Barbarians — Caubère — Le Crocodile — Jamais assez Marche — Laurent Fréchuret — Philippe Noisette — Lettre à Philippe Caubère

© Sylvain Gripoix & Gala Collette

— FOCUS —
BARBARIANS

LA BARBARIE NE CONNAÎT PAS L'AMOUR

— par DanseAujourdhui —

« Hofesh Shechter chorég. reconn. intern. rech. son double, aimant danser macarena pour fusion collective. Tel La FabricA, Avignon. »

Barbarians », de Hofesh Shechter, me cause un malaise, d'autant plus fort qu'il s'agit d'un chorégraphe très demandé, produit par les scènes chorégraphiques les plus renommées, dont les spectateurs s'arrachent les billets. J'ai l'impression de vivre une imposture du langage, comme dénoncée dans « Le Roi Lear », remis au goût du jour par Olivier Py. Je dois vous avouer que je ne crois pas un traître mot de ce que dit Hofesh Shechter dans l'entretien avec Renan Benyamina, distribué avant la représentation. La barbarie ne connaît pas l'amour et la pièce « Barbarians » en est la preuve, quoiqu'en dise son créateur.

Hofesh Shechter dit : « J'aime l'idée qu'ils [les barbares] puissent être néanmoins amoureux, qu'ils créent un monde pour eux-mêmes et développent leur propre définition de l'amour. » Or le fondement de l'amour est dans l'altérité, dans l'acceptation de nos différences. Seuls certains hommes politiques peu fréquentables s'arrogent le droit de manipuler le langage. Que nous montre « The Barbarians in love » ? Des êtres asexués, habillés de blanc immaculé du bout des chaussettes au ras du cou, obéissant aux injonctions d'une voix robotisée. Le discours fait peur dès ce premier acte : « You are mine, I am yours, you are me, I am you. » Chercher dans l'autre son double, est-ce la définition de l'amour ? Évitons, s'il vous plaît, de revivre les grandes tragédies de l'histoire ! À chaque pièce de Hofesh Shechter, le malaise grandit, son propos me semble toujours plus fasciste.

> **“**
> **Vous voulez vraiment de cet amour ?**
> **Moi, j'ai envie de partir en courant.**

Ce n'est pas une danse collective, chacun accomplit les mêmes mouvements frénétiques, marque de fabrique du chorégraphe. Qu'on ne s'y trompe pas, ce n'est pas la pulsion de vie qui mène ces êtres mais une force manipulatrice. Bien sûr, nous admirons la performance des danseurs dans l'accomplissement de cette « danse tellurique », selon la définition de son créateur. Soudain, noir total, les danseurs sont nus en fond de scène, probablement pour ramener ces êtres à un semblant d'humanité. Ils avancent vers le public telle une armée de soldats, écoutent religieusement l'aveu de Hofesh « I try to make a dance piece », regardent les spectateurs d'un regard froid, élèvent leurs mains pour former un cœur. Vous voulez vraiment de cet amour ? Moi, j'ai envie de partir en courant.

Pour appuyer son propos, Hofesh confie faire une pièce intime où chaque danseur serait une partie de lui-même qu'il aime à contempler. Il veut nous parler d'amour mais se regarde le nombril. Nous l'écoutons en voix off s'autoanalyser ; le discours est pauvre, grossier et sans ironie. Ce qui accroît le malaise, c'est sa façon de traiter le public comme il se voit lui-même, avec mépris. En deuxième partie, nous aurons le doigt dans le cul d'un danseur, qui nous hurlera « Everything you hear is a fucking shit! ». Quant à la danse dans ce second acte, vous imaginerez des scènes de boîte de nuit dansées par des professionnels sans la spontanéité et le plaisir des amateurs.

Le désir politique d'Olivier Py, exprimé par « Je suis l'autre », est à l'opposé de là où Hofesh Shechter nous emmène. J'espère n'être pas seule à le dénoncer, car notre « silence est une machine de guerre » (« Le Roi Lear »). La pièce « Barbarians » ne nous parle pas d'amour mais de ce qui le fait disparaître, de ce qui le transforme en haine.

LES INVASIONS BARBARES

— par Rick Panegy —

Avec « Barbarians », le chorégraphe Hofesh Shechter offre un triptyque enlevé, visuellement estomaquant, et questionne une fois de plus le rapport de l'individu au groupe. « Barbarians » est explosion visuelle, bien qu'inégal et ambigu.

C'est peu dire que « Barbarians » était attendu. Côté danse, Shechter a la cote. Cette fois, si le chorégraphe reste fidèle aux invariants qui composent son style, il tente d'explorer davantage l'intimité. Le groupe pourtant, comme une oppression sociale, revient toujours comme un « garde-fou ». Le spectacle est très graphique, comme toujours. Mais il ne tient pas ses promesses des premières minutes. « Barbarians » fait partie de ces spectacles qu'on dit « efficaces », avec toute la réserve que cela implique… Avec ce triptyque, l'artiste offre encore une danse énergique et vigoureuse, où l'engagement et la vivacité répondent à la perfection de ses chorégraphies collectives, toujours nettes, irréprochables et réglées au millimètre près. Le travail mené sur la musique et le mixage sonore, ainsi que sur la lumière, est particulièrement soigné. C'est tout le « système Shechter » qui est une nouvelle fois appliqué, et que certains reprochent d'ailleurs au chorégraphe issu de la Batsheva Dance Company : offrir du rythme, de l'esthétisme (un spectacle son et lumière, en somme), des ruptures franches (tant chorégraphiques que scénographiques), un mélange de danse postmoderne et de saillies tribales, et de la force et du corps en perpétuel mouvement. Ses propositions résonneraient, lit-on parfois, comme de la « séduction facile ou tape à l'œil ». En outre, la perfection toute britannique des spectacles de Shechter n'autorise finalement que peu de variations d'émotions : ce sont souvent des « shoots » d'excitation, des jubilations éphémères. Pour certains, c'est trop peu ; pour d'autres, le savoir-faire est suffisant au plaisir…

> **“**
> **Nous ne sommes pas loin du « fucking cliché »**

« The Barbarians in love » est la première partie du triptyque, dans laquelle Shechter met en scène un groupe de jeunes individus qu'une voix féminine extérieure, en Off, semble vouloir formater en une entité : le groupe. Telle une enseignante ou une geôlière d'un futur totalitaire, elle profère des « leçons » du type « Lesson 1 – Order must be » ; « Lesson 2 – You are one, one together » ; « I'm going to teach you about life – I am yours, you are mine », etc. Les danseurs, tous jeunes et vêtus d'un blanc pur et virginal, semblent être l'allégorie d'une perfection innocente, que Shechter illustre par un mix de musique électro et de baroque (musique qu'il définit lui-même comme se rapprochant le plus de cette perfection et de la beauté). Ils termineront nus, face public, comme une exposition du terreau encore intact avant l'impact du collectif. C'est la meilleure des trois parties.

Dans la seconde partie, « tHE bAD », la moins bonne, on retrouve un condensé énergique de toute la syntaxe chorégraphique de Shechter, comme un cliché de lui-même. Nous ne sommes pas loin du « fucking cliché » exprimé par l'artiste lui-même quand il dialoguait avec la voix off dans la première partie. Toutefois, l'énergie et la générosité sont palpables, et la bestialité comme le sous-texte sexuel retentissent en opposition au premier tableau. Le groupe, encore une fois, impose sa présence comme une nécessité.

C'est la dernière partie, « Two completely different angles of the same fucking thing », assez nouvelle dans sa forme pour Shechter, qui interroge davantage. Un couple se repousse, se séduit, se bouscule aussi, il cherche visiblement à grandir ; un passage où l'humour et la tendresse viennent enrichir la palette du chorégraphe (c'est une tentative). Mais lorsque les danseurs des deux premières parties reviennent, le couple se fond finalement dans le groupe et disparaît. Shechter pointe peut-être là la fatalité sociale : la pression des pairs, l'impact de la masse collective. Il ne semble cependant pas nécessairement la dénoncer.

Alors que la voix de Shechter murmurait « Be free son, free to live your life as you wish », ce dernier tableau est déroutant… Les Barbares seraient-ils ceux qui formatent la jeunesse jusqu'à l'impossibilité d'une jouissance individuelle hors du groupe ? Ou ceux qui ne s'y soumettent pas ?

NOUS NE CÉDERONS PAS AU CHOIX D'ŒUVRES FACILES. LE SIROP LAISSE DES NAUSÉES.

D.R.

IN **BARBARIANS** DE HOFESH SHECHTER
12 > 15 JUILLET 2015 À 15H ET 19H — **LA FABRICA**

COULISSES

« QUE LA LUMIÈRE DANSE AVEC LES DANSEURS »

À la conférence de presse du festival, Hofesh Shechter, relax, parlait de spontanéité, d'intuition, d'arbitraire. Je me suis demandée comment son équipe technique se positionnait par rapport à cette esthétique déclarée impressionniste, pourtant si rigoureuse et structurée. J'ai rencontré le créateur lumière du spectacle, Lawrie McLennan, dans le foyer de la FabricA, entre deux représentations.

« Habituellement, je suis le régisseur général de la compagnie, mais là je suis également le créateur lumière des trois pièces, en collaboration avec Hofesh Shechter. Dans la compagnie, tout le monde est cocréateur, on travaille ensemble, comme une troupe. Pendant la phase de travail en studio, on expérimente pendant des semaines, en associant tous les aspects du spectacle, pour que la danse, la lumière et le son s'imbriquent comme un tout. On voulait que la lumière danse avec les danseurs.

Pushing the audience from bright light to pitch black

Associer ces trois pièces était un vrai pari, il fallait trouver un principe d'unité. Le premier enjeu est de sculpter le corps en mouvement, révéler les saillances, éviter à tout prix un éclairage bidimensionnel qui aplatisse. Le second enjeu est de créer une atmosphère forte. Hofesh aime les plongées soudaines et brutales de la lumière crue au noir presque total.

Outshine the rules of lightning

Nous ne voulions pas rester enfermés dans les habitudes d'éclairage. Nous avons tenté de déjouer les contraintes techniques et les codes, de repousser les possibilités offertes par les machines. On ne cherche pas à faire joli mais à explorer les limites du regard. En termes de luminosité, on voulait sortir les spectateurs de leur zone de confort. D'un coup, pouf, extinction des feux.

Inconfort de l'œil et discernement

On est partis d'un principe biologique simple : le temps que met l'œil à s'habituer à l'obscurité et à la clarté lors d'un changement de lumière. Quand on baisse la lumière d'un coup, le public a d'abord une impression de noir total, mais très vite, en scrutant la scène, il discerne des formes, du mouvement, jusqu'à s'apercevoir qu'en fait il y voit suffisamment bien. C'est une question de timing. Tout est informatisé, et nous travaillons les effets à la seconde près. Pendant le spectacle, je m'assois dans la salle avec Hofesh muni d'un casque qui me permet d'être en contact permanent avec la régie plateau et la technique. Si quelque chose ne va pas, on donne des instructions en direct.

Great divide

C'est là qu'il y a un grand écart entre la danse et la technique. Hofesh laisse une place à la spontanéité et à la singularité dans la danse. Il y a même des instants où les danseurs improvisent au sein d'une chorégraphie. Le travail est concentré sur l'énergie, l'intentionnalité du geste, comme quand la danseuse tente de pénétrer le corps de son partenaire, de grimper à l'intérieur de lui. Tandis que la technique ne laisse aucune place à l'improvisation. Le son, la lumière, la température, l'ensemble des paramètres extérieurs sont hyper contrôlés et calculés.

Big Brother FabricA

On travaille, on dort et on mange ici, à la FabricA. On l'appelle la Big Brother House. Le matin, on déjeune tous ensemble dans la cour arrière (on est près de 25). Je suis le seul à m'exposer en plein soleil. Est-ce que ça a à voir avec mon métier ? Pas sûr, simplement j'adore m'exposer. Un goût du danger, peut-être, qu'on retrouve dans les douches explosives de lumière blanche sur la scène de "Barbarians"… »

Propos recueillis par Pénélope Patrix

— LA GAZETTE ÉPHÉMÈRE DES FESTIVALS —
mercredi 15 juillet 2015

REGARDS

OFF PHILIPPE CAUBÈRE

LA DANSE DU DIABLE / LE BAC 68
4 > 26 JUILLET 2015 À 20H30 EN ALTERNANCE
THÉÂTRE DES CARMES

LE DIABLE DANSE TOUJOURS

— par Coralie T. —

Trente-trois ans après sa création, le diable danse toujours, et les années ne semblent pas avoir de prise sur lui.
Un banc, une chaise, quelques vêtements, et la pièce peut commencer. Seul sur la scène du théâtre des Carmes, Philippe Caubère nous entraîne dans son univers, celui de son enfance et de son adolescence. À travers le personnage de Ferdinand Faure, ce comédien nous fait découvrir un jeune garçon, en conflit régulier avec sa mère, rêvant de changer le monde, s'imaginant infléchir la politique du général de Gaulle avec un poème. Un jeune homme qui tente par le théâtre de s'affirmer en tant qu'être. La Fare-les-Oliviers, les premiers cours de théâtre, les premiers engagements politiques, chacun découvre ou redécouvre avec plaisir et humour Ferdinand Faure ainsi que tous les autres personnages qui ont fait la richesse du « Roman d'un acteur ».
Allant des membres de sa famille (comme Claudine, sa mère, qui occupe une place omniprésente pendant la pièce) à des personnalités comme Jean-Paul Sartre ou « Johnny » (figures emblématiques de l'avant-Mai 68 qui ont marqué son adolescence), Philippe Caubère ne se contente pas d'interpréter plusieurs personnages : il jongle subtilement avec eux, incarnant l'un (souvent sous forme de caricature), suggérant l'autre, modifiant sa posture ou ajoutant un élément de costume pour matérialiser ce changement. Face à cette multitude de personnages, de lieux et de situations, nous pourrions craindre de nous perdre, et pourtant rien n'y fait.
Philippe Caubère parvient à nous arracher à la logique de la réalité pour nous plonger dans celle du rêve, qui peut paraître farfelue, mais que seul le rêveur comprend. Et si, malgré tout, vous semblez perdu, Claudine franchira volontiers le quatrième mur pour vous aider à suivre tout en vous expliquant les règles du jeu.

PHILIPPE CAUBÈRE REPASSE LE BAC

— par Coralie T. —

Après la représentation, Philippe Caubère me présente sa pièce lors d'une entrevue au théâtre des Carmes :
« C'est l'adaptation d'un spectacle que j'ai créé en 2000 à la carrière Boulbon qui s'appelait "Claudine et le Théâtre", qui est la version intégrale de "La Danse du diable", et c'était le deuxième volet de la deuxième partie (il y avait deux spectacles). Ce qui m'a poussé à reprendre cette deuxième partie et à en faire un spectacle indépendant, c'est à la fois l'envie de rejouer "Le Bac", et puis j'avais envie aussi d'un spectacle plus court, qui me permettrait de mieux jouer "La Danse du diable". Et, en plus, ça me permettait d'ouvrir une porte dans "La Danse du diable", avec une histoire dans l'histoire, une digression, quelque chose de plus précis. Le portrait de la mère dans "La Danse du diable" est plus idéalisé, là il est plus réaliste. Elle est là avec sa violence, avec ses gros mots, parfois sa cruauté, elle occupe le territoire, elle occupe le terrain, elle empêche les autres de parler, elle domine complètement, enfin, elle est dominée aussi par la situation également parce qu'elle essaie de dominer la situation, mais la situation lui échappe pas mal et ne cesse de lui échapper. Sans reprendre tout "Claudine et le Théâtre", en reprenant ce morceau-là, je pouvais faire un spectacle indépendant, drôle, en tout cas moi qui m'amuse beaucoup, et puis "Le Bac". D'autant plus que je me suis rendu compte que, bien au-delà de jouer "Le Bac 68", je joue "Le Bac", puisque c'est "Le Bac" éternellement et de tout temps, cette espèce d'angoisse, de drame ridicule et en même temps initiatique, psychanalytique de la société, de notre société. »

IN JAMAIS ASSEZ

CHORÉGRAPHIE DE FABRICE LAMBERT
13 > 17 JUILLET À 18H — **GYMNASE DU LYCÉE AUBANEL**

MESSE POUR UNE ÉTERNITÉ

— par Pierre Fort —

Sur le papier, le travail de Fabrice Lambert paraît bien compliqué : « La réflexion sur le progrès technique, la vitesse, l'accident intégral (Paul Virilio), le concept de corps sans organe (Deleuze et Guattari) traversent ses pièces. » Ce seraient des « expériences de perception où font bloc pensée, énergie et matière ». Il s'agit aussi de se saisir du mythe de Prométhée, en évoquant le site d'enfouissement de déchets nucléaires d'Onkalo, en Finlande, censé résister cent mille années. Le film de Michael Madsen, « Into Eternity », qui traite le sujet, est d'ailleurs projeté aujourd'hui à l'Utopia.
Sur le plateau, c'est beaucoup plus simple et c'est joli. Les rideaux s'ouvrent lentement et, dans un rectangle de lumière fantomatique soigneusement réglée, apparaissent, presque imperceptibles, les corps mêlés de dix jeunes gens – cinq filles, cinq garçons – qui roulent lentement sur eux-mêmes, suggérant un tellurisme mystérieux. Par une succession de séquences, Fabrice Lambert livre une partition délicate, transformant chacun de ses danseurs en Prométhée moderne. En voix off, les paroles du film de Madsen prennent ici une force poétique certaine. Philippe Gladieux, aux lumières, par des effets superbement maîtrisés, décompose au sol les ombres des interprètes. Un canon projette des cercles de fumée. On entend l'« Orphée » de Liszt, un quatuor à cordes de Beethoven, les « Jardins japonais » de Saariaho et, lorsque la musique est suspendue un temps, le halètement des danseurs qui reprennent leur souffle. Au final, ceux-ci recouvrent la scène d'un immense sac poubelle, accompagnés d'un morceau punk.
On n'est pas complètement transporté, à vrai dire : cela manque d'émotion et les mouvements de groupe sont parfois un peu kitsch ou appliqués (le ruban de Möbius). Mais cela se regarde sans ennui ni déplaisir. En bonne logique, le public applaudit chaleureusement un spectacle de qualité.

ENCORE !

— par Olivier Lecomte —

Expérience intéressante que d'enchaîner coup sur coup, à trois heures d'intervalle, deux spectacles de danse, « Barbarians » de Hofesh Shechter, et « Jamais assez », de Fabrice Lambert. On aimerait pouvoir nuancer, mais les 1 750 signes généreusement accordés par la rédaction en chef n'y suffiraient pas. Alors disons que le premier est une grosse machine parfaitement réglée, léchée, spectaculaire mais qui s'apparente plus à un show créé pour Broadway. Efficace et énergétique, nul doute qu'il pourra remplir de grandes salles, on cherche toutefois un supplément d'âme.
La création de Fabrice Lambert lui a été inspirée par le docu « Into Eternity » de Michael Madsen, qui évoque la création en Finlande d'un gigantesque lieu d'entreposage de déchets nucléaires de haute activité et à vie longue, censé résister cent mille ans. Le rideau s'ouvre dans un silence complet et une obscurité totale d'où ne ressort qu'un vaste rectangle au centre de la scène, baigné d'une pénombre crépusculaire. Après quelques secondes, nos yeux parviennent à distinguer une vaste forme mouvante, inquiétante et noire qui ondule sur le bord opposé du rectangle pour migrer progressivement vers son centre. La créature postapocalyptique se révèle bientôt formée du corps des danseurs, entremêlés comme dans un charnier mais vivants – peut-être. S'ensuivra alors une heure d'une composition polyphonique époustouflante agrégeant non seulement les dix danseurs mais aussi leurs ombres grâce aux éclairages magiques de Philippe Gladieux. Les circonvolutions des corps qui se croisent, s'évitent et s'entrechoquent forment des motifs éphémères et énigmatiques. Les chairs s'affaissent et se soulèvent comme ballottées par un fluide invisible et l'on est totalement captivé jusqu'à la diffraction puis l'éclatement du symbole de l'infini. Le public a adoré. Nous aussi.

OFF MARCHE

DE CHRISTIAN PETR — MISE EN SCÈNE SERGE BARBUSCIA
4 > 26 JUILLET 2015 À 19H — **THÉÂTRE DU BALCON (MUSÉE ANGLADON)**

L'ATTENDU POPCORN TIME

— par Célia Sadai —

Cette année, au Festival d'Avignon, les compagnies semblent touchées par la même pathologie : la « pathologie de Monde ». Et ces compagnies malades montent inlassablement le même spectacle moribond, impuissant, aphasique. Puisque « le Monde » va mal, comment les hommes pourraient-ils parler de chatons, d'arcs-en-ciel et de licornes ? J'assiste donc, sans surprise, à l'éternel retour du même, quand je découvre « Marche » dans la cour du musée Angladon, dans une mise en scène de Serge Barbuscia. Un plateau circulaire et central figure mimétiquement un monde à la dérive cerné par des abîmes. Ou dans des termes plus prosaïques, la rue, entre catwalk mondain et promontoire des invisibles. Les comédiens sur scène font la chronique chorale d'un de ces invisibles, qui « installe chaque jour sa statue mouvante au fond du caniveau ». Un homme marmoréen, qui ne s'anime que sous des yeux nyctalopes. Cette jolie promesse allégorique n'est pas ce que j'ai vu, elle est le fruit de ma tendance romantique à attraper au vol la poésie du Monde (ici, c'est la pathologie du Bisounours qui agit). Ce que j'ai vu était laid. Un Monsieur Loyal à la jaquette élimée, une gourgandine de cabaret en collants H&M. La toile de jute qui habille les rampes n'ajoute aucune douceur à ce spectacle, nerveux, à la lisière de la folie, qui veut tout et ne propose rien. Et puis, la faute aux cigales, il faut dire que la moitié du texte n'arrive pas à mes oreilles.
Alors, quand on nous annonce que cette « prise d'otages » va se poursuivre avec un second spectacle, c'est l'amour du OFF qui ne me fait pas bondir de mon siège. La troupe formée par l'équipe d'Emmaüs Pointe-Rouge à Marseille entre en scène, fanfaronne, puis réalise qu'elle tourne en rond : c'est enfin l'heure de mon pop-corn time. Et ce décor improbable me semble beaucoup moins laid, quand on joue avec et que l'on rit, même si le Monde va mal.

OPAQUEMENT VÔTRE

— par Maya Crale —

C'est certainement le spectacle le plus bizarre d'Avignon ! Ça se passe dans la jolie cour du musée Angladon. Un dispositif en quadrifrontal. Au centre, une espèce de promontoire labyrinthique. Cinq acteurs vêtus de hardes, entre Moyen Âge et punks à chien, vont habiter l'espace. J'ai mis du temps à comprendre de quoi ça parlait tellement le propos est opaque et la mise en scène incompréhensible. En fait, ça parle du rejet, de la marginalité, de notre société qui délaisse ses pauvres. Le texte est tiré du fait divers d'un homme en errance, que l'auteur a vu marcher sans but pendant six ans sous ses fenêtres. Tout est haché, saccadé, en ruptures, certainement pour rendre compte de la vie brisée de cet homme qui marche (j'essaie de trouver des trucs). Les acteurs témoignent de la solitude des sans-abri, dans un engagement total mais maladroit. On dirait une blague de théâtre hermétique et expérimental. On voit des gens dans leur délire, avec la bonne intention de communiquer avec nous et de nous faire passer un message (voire carrément investis d'une mission), mais ça manque tellement de direction, de ligne. À la fin, petit discours du metteur en scène, qui nous dit que le spectacle a reçu l'aide de la fondation Abbé Pierre et que des personnes recevant l'aide d'Emmaüs vont nous présenter un autre petit spectacle de vingt minutes (au secours !). On reste patient. Et là, miracle : cinq acteurs de fortune déboulent sur le plateau pour nous livrer leur texte. « On passe neuf mois dans le ventre de notre mère et tout le reste de la vie à essayer de se reloger. » Ils disent leur détresse simplement. La théâtralité qui se dégage est fortuite et non pas forcée. On est touché par ce dépouillement. Le public crie bravo. « Le premier spectacle aura au moins permis le second », dit Monique, une spectatrice que j'interroge à la fin. Interloquant…

OFF LE CROCODILE

DE DOSTOÏEVSKI — MISE EN SCÈNE LÉO COHEN-PAPERMAN
6 > 22 JUILLET 2015 À 15H — **CASERNE DES POMPIERS**

POP CULTURE

— par La Jaseuse —

La Compagnie des Animaux en paradis, composée essentiellement d'anciens élèves du CNSAD, bénéficie de la jolie vitrine de la région Champagne-Ardenne en Avignon. Léo Cohen-Paperman, directeur de la structure, et son comparse Lazare Herson-Macarel ont eu l'audace et le talent d'adapter pour la scène la nouvelle fantastique de Dostoïevski : « Le Crocodile ». Heureuse entreprise.
Parue dans la Russie de 1965, deux ans avant « Le Capital », de Marx et Engels, « Le Crocodile » n'est pas une histoire pour enfant mais une intelligente parabole des ravages de l'économie libérale et du bouleversement des priorités qu'elle engendre. « Le Crocodile » de Dostoïevski est une bête goulue et bien grasse qui ne fait qu'une bouchée du pauvre Ivan Matvéïtch. Cependant, pas question d'éventrer l'animal, attraction star du zoo de Saint-Pétersbourg, il est bien trop précieux, bien trop rentable. La vie d'un homme vaut moins qu'une pompe à fric. Le texte se fait d'une percutante actualité.
La mise en scène de Léo Cohen-Paperman, aidée par l'ingénieuse scénographie de Jean-Baptiste Bellon, sert une distribution tout aussi bien trouvée. Les comédiens de la compagnie offrent un jeu d'une rafraîchissante générosité dans un registre burlesque et résolument anachronique. Lazare Herson-Macarel, dans la peau du naïf narrateur de cette fable noire, déploie une partition impressionnante. Tour à tour témoin rationnel, puis victime et finalement suppôt de Satan, il tient son personnage d'une main de maître jusque dans les tourments de la folie.
On pourra reprocher à ce « Crocodile » de se reposer sur le talent indiscutable de ses interprètes et de n'avoir pas poussé l'exigence jusqu'à transcender le propos. La volonté de moderniser l'action a pris le pas sur le fond.

LACOSTE

— par Barthélémy Fortier —

Dostoïevski résumera « Le Crocodile » comme « un récit véridique, sur la façon dont un monsieur, d'âge et d'aspect certains, fut avalé vivant par un crocodile, tout entier, de la tête jusqu'aux pieds, et ce qui s'ensuivit ».
Par cette simple phrase, on ne peut déjà qu'imaginer l'univers fantasque, drôle et burlesque qui s'échappe de cette nouvelle !
Le spectacle s'ouvre sur une première partie totalement absurde et décalée où les personnages évoluent dans une sorte de vaudeville loufoque. On nous dépeint un monde pittoresque où se mêlent joie, rires, emphase et couleurs criardes.
Puis les personnages découvrent peu à peu les rouages d'un monde moderne au service de l'économie et le ton s'assombrit. Face à la découverte d'une société libérale, loin de leurs rêves et idéaux, ils vont petit à petit perdre leur excentricité et faire tomber leurs habits de couleur pour finir enchaînés aux lois du capitalisme.
En alliant une mise en scène moderne, pleine de belles idées et une traduction inédite et inventive, la Compagnie des Animaux en paradis fait résonner les mots de l'auteur avec notre époque.
On assiste donc à une remise en question profonde du capitalisme et de la société moderne en général.
Comme souvent avec Dostoïevski, le texte est ici un miroir exact du monde. Cette satire pose les bonnes questions et nous renvoie douloureusement à notre quotidien.
Dans « Le Crocodile », on perd rapidement espoir en l'homme face à sa passivité et son individualisme.
Comme l'a écrit Dostoïevski, « plus je crois en l'homme, moins je crois à l'individu ».
Heureusement, nous sommes rapidement ravivés par cette jeune troupe vivante et électrique ! L'espoir revient vite, car n'oublions pas une chose vitale : « L'art sauvera le monde », comme le disait notre ami Fiodor !

NOUS NE TENTERONS PAS NON PLUS D'ALLER [AU PUBLIC] AVEC DES ŒUVRES ABSCONSES.

LA QUESTION

— à Laurent Fréchuret —

ÉTANT DONNÉ LE 4ÈME MUR, QUE SE PASSE-T-IL DERRIÈRE ?

D.R.

Quatrième mur à vendre

Il ne se passe jamais rien derrière un mur. Tout se passe quand il tombe. Étant donné le quatrième mur, il faut le faire tomber. Et raconter ce qui se passe alors entre nous. C'est une histoire que je veux raconter. Le quatrième mur n'est pas un mur, mais une fenêtre, une porte, un pont, une relation. Et dans ce miroir tous les baisers sont sur la bouche, obligatoires.

Je marche à mots couverts, dans ma Sorbonne personnelle. Je sauve ma peau dans le laboratoire de l'autre vie. Je cherche les petites îles, les fourmis, le fond de l'œil, les prés mouillés, les grandes inepties.

Le quatrième mur est une oreille dans l'Incendie, une page transparente. J'aime les histoires de chevaliers, cette idée de la loyauté dans la chevalerie. J'aime lire l'histoire sur les visages de vieillards. Je suis le spectateur éternel, l'espion, l'amateur, le terrorisé. Je suis un chœur. Je suis un chantier.

Parfois le clown vient. Un clown, c'est-à-dire un homme, une femme, un mort, un nouveau-né, un animal, une plante, une pierre. Un monstre. On marche contre le vent. On parle de la vie comique des saints, de la vie tragique des animaux. Notre marche est course au pas de joie. Notre marche est politique à l'aveuglette. Il faut chercher comme des fous les mots démolis des rêves.

Nous tombons du mur. Nous habitons le temps. Notre ignorance infuse. Nous ne savons rien mais nous ressentons beaucoup. Nous sommes les habitants. Je monte aux arbres et pleure comme au Moyen Âge. Le clown tient dans ses mains une boîte entrouverte pleine de visages. Il saigne sur commande, au baptême, à la pompe, à la Pentecôte, dans la forêt des diplomates. Il chante à tue-tête dans les toilettes. Il salue dans le jardin de Véronique. Les rides lui glissent dessus. Il est à l'étranger. Il regarde les gens passer.

Nous avons cinq mille ans et jouons le jeu des enfants. Trois murs font une chambre d'échos, une belle jambe. Le quatrième mur est à vendre.

Soyons brefs. Sourions. Au pied du mur, soyons lézards, soyons marteaux. Ce matin (puisque nouveau matin il y a) je mange une orange, et je me dis que l'orange est bien sucrée, et le monde inabouti. La solitude n'a pas d'avenir. C'est une histoire que nous allons raconter.

Auteur, comédien et metteur en scène, il crée la compagnie Le Théâtre de l'Incendie en 1994.
De 2004 à 2012, il dirige le théâtre de Sartrouville.
À voir dans le OFF cette année :

EN ATTENDANT GODOT DE SAMUEL BECKETT
5 > 26 JUILLET 2015 À 19H30
THÉÂTRE DES HALLES

Demain la réponse de Jean Bellorini.

LE FAUX CHIFFRE

972

C'est le nombre de noyades (dans l'alcool) à la piscine du bar du IN.

HUMEUR

« EN PLUS, J'AI FAILLI ME BATTRE AVEC UNE NANA QUI FAISAIT LA MANIF POUR LA PAIX.

— Yaël —

I/O MICRO

@IOGAZETTE —
Comme le dit si bien Armelle, nous avons besoin d'aide pour la distribution Venez donc nous voir Maison Jean Vilar…

@PCHEVILLEY —
Bon anniversaire à la @IoGazette qui fête son 10eme numéro! @FestivalAvignon

@EMILIEDEVILLE —
Si tu me quittes je viens avec toi ! Impossible de quitter… #Avignon2015 sans avoir vu cette pièce ! #iomicro

@DUMASEMMANUELLE —
Barbarians, H Shechter, fulgurante 2ème partie.
Je vois la vie en jaune ! Mais le propos de la voix métallique peu convaincant. #Iomicro

@SONIABOSJUCQUIN —
Un Richard III fabuleux, le texte de Shakespeare magnifié, un Ostermeier au sommet de son art !
Un moment inoubliable de ce #FDA15 #iomicro

@GLADSCOPE —
Cette aventure @iogazette aura donné une tout autre saveur à mon festival 2015. Une énergie collective jouissive ! #iomicro

@TH_COTE_COEUR —
Paris presque aussi désert qu'un 15 août. Ça ne doit pas être la même chose Rue des Teinturiers #iomicro

—
Twittez : #iomicro — @iogazette

LETTRE À…

— Par Jean-Benoît Patricot —

… PHILIPPE CAUBÈRE

Mollusque

On avait essayé de me faire croire que le théâtre, c'était ces spectacles grand-guignolesques montés par un ancien acteur pour des comités d'entreprise qui débarquaient en bus devant le Palais des Sports.

Je trouvais ça bizarre. Cette absence d'émotion, de beauté, de plaisir.

Et puis un été, sous l'éclairage succinct d'une cour d'école, j'ai vu « Le Songe d'une nuit d'été » mis en scène par Micheline Kahn, joué par des acteurs professionnels et des amateurs.

J'en suis tombé de mon banc. Foudroyé !

Cette émotion, nulle part ailleurs ressentie, si forte, si stimulante. Une drogue, meilleure qu'une bouffée d'adrénaline.

Il m'en fallait encore. Et vite.

De retour à Paris, un peu par hasard, une salle à l'italienne, un monologue. Zut, je n'avais pas compris. Un type seul en scène. Galère.

Rideau rouge qui se referme. Pas le même homme. Impossible de me lever de mon siège. Pas foudroyé, non. Anéanti.

Le spectacle s'appelle « La Danse du diable ». Le type qui joue et l'auteur ne font qu'un. Philippe Caubère.

J'ai vu une dizaine de personnages dans un seul comédien. J'y ai cru. J'ai vibré. J'ai jubilé. J'ai pleuré aussi. Alors commence le circuit fatal de la quête incessante du vrai plaisir théâtral. Mais toujours, quand son nom apparaît, courir le voir… Lui l'accoucheur, le guide et son personnage emblématique, ce Ferdinand Faure.

Le voir, toujours, dans tous ses spectacles, en aimer moins certains, mais être là.

Et puis se lasser. Parce que le bonhomme déteste qu'on l'aime. Quand il reprend ses spectacles pour la énième fois au théâtre du Rond-Point, régulièrement il aime à cracher à la gueule de ceux qui le vénèrent. Il n'aime pas ça, la vénération. On peut le comprendre.

Des anonymes qui vous adorent alors que les décideurs dans les télévisions vous ignorent ostensiblement… Il y a même, dit-il, des cons, baptisés durant le spectacle d'un nom de mollusque qui vont jusqu'à appeler leur fils Ferdinand. Quelle bande de tarés !

Mon fils s'appelle Ferdinand.

Il est sourd.

Il n'entendra pas qu'on insulte son père parce qu'il a voulu transmettre un peu de lui-même.

Alors j'ai écouté d'autres monologues, aimé d'autres comédiens, les Châtelain, les Clévenot, les Collette, et tous les autres.

Et les comédiennes. Surtout les comédiennes.

C'est pour elles que j'ai commencé à écrire.

Il paraît que cette année il est à Avignon. Il risque encore de croiser des aficionados. Tant pis pour lui.

Je voudrais que sa salle soit pleine tous les soirs. Je voudrais que les spectateurs se lèvent et l'acclament.

Je voudrais qu'il aime qu'on l'aime parce qu'il est grand et digne de cet amour.

Caubère, je t'aime. Et je t'emmerde !

Un mollusque.

IL NOUS FAUDRA CEPENDANT DÉFENDRE

TRIBUNE
JE ME SOUVIENS

— Par Philippe Noisette —

Je me souviens…

D'Avignon, je me souviens… Enfin, c'est ce que je crois.

Un festival est-il fait d'autres choses que de souvenirs ? Et si oui, lesquels ? De quoi se souvient-on, d'ailleurs ? De ce que l'on a vu ou de ce que l'on a cru voir ? Je me posais ces questions l'autre jour en interviewant Dominique Mercy, le danseur de Pina Bausch au sein du Tanztheater Wuppertal. Nous devisions à propos de « Nelken », pièce phare de Pina, qui fut donnée une année au Festival d'Avignon dans la cour d'honneur. « "Nelken" en plein air : imaginez le choc du public devant cette mer d'œillets. Alors oui, pour certains spectateurs, les œillets ne pouvaient être que "vrais", résumait Dominique Mercy. Néanmoins, ces oeillets plantés sur la scène dans une scènographie-signature de Peter Pabst, quelque chose comme 8 000 pièces, sont bel et bien des faux ! Pourtant, bien des spectateurs d'alors vous assureront le contraire, évoquant l'odeur des fleurs coupées. Où est la vérité, dès lors ? Tout cela pour en revenir aux souvenirs. Vous me suivez toujours ? Dans sa création « Cour d'honneur », Jérôme Bel convoquait également des souvenirs, ceux des spectateurs d'éditions passées du Festival qui devenaient acteurs l'espace d'un soir. On partageait en cet instant leur mémoire. Ou leur doux mensonge. Qui sait ? Je donnerais cher pour avoir été de ces moments qui font une sorte de légende : Maurice Béjart dans la cité des Papes créant sa « Messe pour le temps présent » sur une partition de Pierre Henry et Michel Colombier.

« **Un festival, c'est à la fois des pics d'émotions, des oublis (in)conscients, des troubles de la vision**

Merce Cunningham, le géant de la danse américaine qui offre ses Events avec pour décor les vieilles pierres de la Cour. Ou ces représentations de Wolf l'opéra fou d'Alain Platel annulées en 2003 comme le reste des spectacles attendus.

Un festival, c'est à la fois des pics d'émotions, des oublis (in)conscients, des troubles de la vision. À cet égard la chorégraphie d'Anne Teresa De Keersmaeker, « En Atendant », qui commençait juste avant la tombée du jour et se finissait dans une fragile obscurité, est révélatrice de cet état d'entre-deux. L'artiste proposait ni plus ni moins que de terminer le travail, laissant le spectateur imaginer en quelque sorte l'épilogue du ballet qu'il était venu voir. Que dire enfin des ballets et de l'absence – celle par exemple de Dominique Bagouet, disparu sur-le-champ du sida et auquel sa compagnie rend un ultime salut à Avignon l'été 1993 ? Car il y a la question du temps qui brouille nos repères : des créations qui s'accumulent jusqu'à former un festival imaginaire – le mien, le vôtre. Une « programmation » idéale, en définitive. Il n'y a sans doute pas plus exclusif que ce festival-là. Il n'est qu'à voir – enfin, qu'à entendre – les festivaliers dans les files d'attente pour comprendre qu'il existe autant d'éditions que de visiteurs. Quant à moi, je vais me garder de vous révéler mon festival idéal, celui que mes souvenirs me dictent. À moins de m'en tirer par une pirouette : après tout, mon Avignon préféré, c'est le prochain, celui qui n'a pas encore eu lieu…

Auteur de «Le Corps et la danse», «Danse contemporaine, le guide». Critique de danse, notamment pour «Les Inrocks», «Paris Match», «Les Échos». @philippenoisett

Demain la tribune d'Ivan Morane.

LE DESSIN

LE MONDE DE DEMAIN
— par Terreur Graphique —

www.ventscontraires.net
La revue en ligne du Rond-Point partenaire de I/O
Site collaboratif, invités, débats, dossiers thématiques, vidéos, podcasts.

COUP DE GUEULE

PERSONA NON GRATA
— par Célia Sadai —

Nous avons envoyé nos rédacteurs à La Luna hier pour chroniquer « Tant qu'il y a la main des hommes ». Se faire jeter à l'entrée d'un théâtre n'est jamais très agréable.

« Je me suis pointée à La Luna pour le spectacle « Tant qu'il y a les mains des hommes ». Hyper nerveux, le type de la compagnie « Le Théâtre des possibles » à l'accueil m'envoie voir son collègue, car il est trop occupé à énumérer les noms des réservations.

Je ne bouge pas car la foule est compacte et je n'aime pas taper les gens. On m'engueule et on m'exhorte à taper les gens.

J'arrive aux réservations pros, et on me demande de payer les places, je dis « Mais c'est pour deux articles, un double regard dans I/O ! » Et on me répond « Vous savez, on a tous les jours des journalistes qui viennent nous demander des places et qui n'écrivent rien. Et puis on a été couverts par les grands journaux comme Libération etc.»

Dommage, c'est un spectacle que j'avais vraiment envie de découvrir. »

ALOMEA
Agence de LOcation Meublée En Avignon
RÉSIDENCE ÉTUDIANTE SAINTE MARTHE
HOMOLOGUE CAF
APPARTEMENTS À LOUER À PARTIR DE 388€
WWW.ALOMEA.FR

io
I/O Gazette — La gazette éphémère des festivals.
www.iogazette.fr Quotidien gratuit, ne peut être vendu.
Éditeur : I/O 73 rue des Vignoles 75020 Paris
Maison Jean Vilar, 8 rue de Mons, Montée Paul Puaux 84000 Avignon

Mail : contact@iogazette.fr

Directrice de la publication et rédactrice en chef
Marie Sorbier marie.sorbier@iogazette.fr — 06 11 07 72 80

Directeur du développement et rédacteur en chef adjoint
Mathias Daval mathias.daval@iogazette.fr — 06 07 28 00 46

Directrice artistique
Gaïa Collette gaia.collette@iogazette.fr

Ont contribué à ce numéro
Rick Panegy, DanseAujourd'hui, Pénélope Patrix, Célia Sadai (La Plume francophone), Coralie T., Olivier Lecomte, La Jaseuse, Barthélémy Fortier, Maya Crale, Jean-Benoît Patricot, Philippe Noisette, Terreur Graphique.

Photo de couverture :
Sylvain Gripoix et Gaïa Collette
www.gripoix.com
www.gaiacollette.com

N°11 / 15 juillet 2015 / ISSN en cours. Dépot légal Juillet 2015.
Imprimé par La Provence, 248 avenue Roger Salengro, 13015 Marseille

PRINCIPAUX POINTS DE DISTRIBUTION :
MAISON JEAN VILAR, CLOÎTRE ST LOUIS ET LIEUX DU IN, VILLAGE DU OFF…

DES ŒUVRES DIFFICILES. — JEAN VILAR

i0

OÙ TROUVER I/O ?

— DEVANT LA BILLETTERIE
DU IN AU CLOÎTRE SAINT-LOUIS

— SUR LES ÉCHELLES DES BILLETTERIES
DES LIEUX DU IN

— AU VILLAGE DU OFF

— DANS UNE SÉLECTION DE THÉÂTRES DU OFF
(MANUFACTURE, LES DOMS, LA CONDITION
DES SOIES, LE PETIT LOUVRE, LES 3 SOLEILS…)

— TOUS LES NUMÉROS PRÉCÉDENTS
SONT DISPONIBLES MAISON JEAN VILAR

…